



Biobibliographie suivie de quelques textes

Colette Gibelin est née en 1936, à Casablanca, Maroc Enfance et adolescence au Maroc

Etudes supérieures à Paris. Ecole Normale Supérieure

Nommée professeur de Lettres à Fez en 1961, puis en 1967 à Brignoles, dans le Var, où elle a pris racines et vit une retraite active

Recueils de poèmes publiés :

Appel, Debresse

Mémoires sans visages, Chambelland (1967)

De quel cri traversée, Chambelland (1968)

Le paroxysme seul, Chambelland (1972)

Lumières, Telo Martius (1998)

Dure mémoire, Clapàs (1998)

Errants Eldorados, Encres Vives (1998)

Mirages, Clapàs (1999)

Eclats et Brèches, Clapàs (2000)

Vivante Pierre, Cahiers de Poésie Verte (prix Troubadours 2000)

Sinon chanter, Les amis de la poésie (Bergerac 2002)

Comme un chant de fontaine, éd Alain Benoit (2002)

Ce n'est que vivre, éd La Bartavelle (2002)

Bleus et ors, éd Telo Martius (2003)

Le jour viendra, la nuit aussi, Encres Vives (2005)

Souffles et Songes, Sac à mots éditions (2005)

Spécial Colette Gibelin, Encres vives (2006)

Fluctuations, Les amis de la poésie (Bergerac 2007)

Un si long parcours, l'Harmattan (2007)

Quel éclat perfore le noir ? livre d'artiste – images de Blaise Simon (2009)

Par delà toute nuit éditions Telo Martius avec une peinture originale de Françoise Rohmer (2009)

Sable et sel, Sac à mots éd. (2010), écrit à deux voix avec Jean-Marie Gilory Mise en couleurs de Françoise Rohmer

La grande voix lointaine éditions Tipaza peintures d'Andelu (2011)

Dans le doute et la ferveur, Encres Vives 2012

Numéro spécial revue Chiendents : *Colette Gibelin entre doute et ferveur* (2013)

Poèmes publiés dans diverses revues :

Le Pont de l'Épée – Traces – Encres Vives – Poémonde
Poésie 1 – Lieux d'être – Souffles – Poésie première
Vivre en Poésie – Filigranes – Friches – Lou Andreas
Les Hommes sans épaules – 7 à dire - Multiples – Saraswati
Temporel (revue en ligne)- Peut-être- Cahiers de la rue Ventura

Poèmes et présentation par Henri Denis sur le site Esprits nomades :

<http://www.espritsnomades.com/sitelitterature/gibelin.html>

Contact :

Les Coulettes 83170-Camps la Source Courriel
colette.gibelin@laposte.net



I

Le cri, parfois, s'achève en mélodie Instants
purs,
où la souffrance se fait musique et
ligne de partage
où la blessure s'épanouit en
corolle aérienne
et geysers de lumière

....

Transparent désarmé,
ce matin d'extrême tension, et
toute la beauté du monde,
désormais inutile

La mer est cruauté, avec ses coquillages, ses
splendeurs oubliées
On ne s'habitue pas
Il faut partir pour ce voyage au-
delà du soleil
au-delà des larmes et des rires

Le ciel est pureté,
dénuement
On n'en reviendra pas

Poèmes extraits de *Ce n'est que vivre*, La Bartavelle éditeur – 2002

II

Le labyrinthe se resserre. Au plus noir est la peur, l'étrange souffle du monstre.
Les insectes nocturnes me frôlent et m'aveuglent.

Dehors est la lumière, lointaine, longtemps rêvée dans l'ombre suintante de la grotte.

Ici est la menace, l'appel du rien. Les mâchoires des stalactites se rapprochent, vont me broyer. Je rampe. Je ne peux pas crier. Je n'ai pas d'ailes pour échapper. Les borborygmes s'amplifient.

Le labyrinthe se contracte, va m'expulser, m'expulse !

....

Je jaillis. Je glisse et file comme un poisson luisant dans la lumière douloureuse. J'ai fui la peur, et le cri noir du vide. J'avale l'air et je suffoque. Une autre peur me happe. Moi-même peut-être ? Ou la dure ascension ? Oh ! revenir à l'ombre douce des cavernes !

....

Montant en moi comme une marée, peu à peu, surgissant de l'eau primitive, ou du désir, encore luisant de nuit et de néant, déjà irisé de soleil, jaillit ce vaisseau fantôme, aujourd'hui sans mâts, sans voilures, qui filera demain vers le large et le ciel.

.....

Le temps est dur comme un bourgeon. Il chemine sous la peau, cherche son tracé vers le ciel. Le temps est nuage qui glisse, pluie qui déchaîne et qui burine. Le temps nous enchaîne de ses mille fils d'Ariane.

J'éclaterai le temps. Je veux exploser et brûler. J'irai jusqu'au centre du soleil et je le projetterai en étincelles sur le monde.

....

J'ai peur, tout à coup, de ce qui gronde en moi comme un chacal en proie au mal de faim. J'ai peur de toutes mes faims de vivre, inassouvies et prêtes à me dévorer. Je suis la proie de ma propre faim. Je meurs de ce manque immense de l'univers : non désir, non échange, non transparence. Je meurs de froid dans le négatif du soleil.

Il y a pourtant, quelque part, des embrasements, des mots vibrant comme des violons, et des sources où boire à longs traits la lumière.

III

Il y a bien une raison pour que le vent se lève,
torde les arbres en un geste dément,
arrache les feuilles, s'apaise
et recommence.

Il y a bien une raison pour que la mer avance et recule
inlassablement,
ronge les roches, convulse
les bateaux.

Y a-t-il bien une harmonie de ces forces contraires à
l'œuvre dans nos corps, nos paroles,
nos rêves même, et qui se cherchent, s'affrontent,
s'accouplent,
fécondant l'avenir ?
Il y a bien un sens à la souffrance, à l'extase, au
délire ?

Il y a bien un début et
une fin
à toute chose
Ou n'est-ce que béance ?

....

Vol plané
Les taureaux blancs de la pleine lune rêvent
sur la campagne
Immersion dans la lumière blanche L'air
est immobile

Suspendus les doutes et les craintes, les
rumeurs de la vie
Le silence seul brame dans la nuit
Instant d'éternité avant le tremblement du jour

Extraits de *Souffles et Songes* Sac à mots édition – 2005

IV

Et nous voici, encore une fois, jetés dans les vendanges et bousculés d'azur.
Menacés, dissous, désarmés, ivres de soleils imparfaits.

Iles folles de la nuit, îles éclatées, nous scintillons dans nos défaites, de toute

l'insolence de vivre.

Terre insensée, dévorée d'angoisse et de joie de vivre, nous t'invoquons, royale.
Quelles sources en marche, quel acharnement ?

Mains nues, abandonnées aux drames, aux blessures, aux caresses, j'aime la vie
jusqu'au désespoir, jusqu'à l'extase. Une moisson de visages, de solitudes. Horizons agrandis
par l'oubli.

Nous voici investis, effrités, clamant encore la joie d'être mortels.

....

Nous cherchons ce lieu de vertige où les rumeurs de la vie s'irisent de lumière,
ce lieu de nulle part, oiseau fulgurant et avide, étrange et mauve, aux ailes déployées
vers l'absence et le rêve.

Chasseurs entêtés de l'ailleurs, nous flottons, îles de solitude au-dessus des
grands fonds où grouillent tant de présences que le regard évite.

Ici, le monde est plein. Le monde craque, éclate, pourrit. Le monde étincelle e
jaillit. Ici.

*Suite
page
suivante*

Le silence nous lance le cri des fontaines. Ici. Nous ne l'entendons pas, insensés que nous sommes, obstinés à ne pas comprendre qu'il n'y a d'autre ailleurs que ce présent déjà perdu, ce météore éblouissant.

Extraits de *Un si long parcours* L'Harmattan 2007

Poèmes lus à la Librairie La petite Fatigue

Le 23 octobre 2008

De *Souffles et Songes*

Lumières d'octobre
comme un bonheur inespéré déployant ses filets un félin
assoiffé
qui voit venir l'hiver
Oh ! les feulements du vent quand les
temps se renversent

Soleils d'octobre
illuminant le ciel entre deux averses
La vie est douce, et lente, et douloureuse Le
présent bat le rythme
Cœur d'espace et de transparence

La beauté souveraine
rayonne en sa fragilité Nous
n'avons rien à dire
sinon cette caresse de lumière

....

Lancinant,
le cri des mouettes
nous traverse comme un reproche
Nous avons vécu des années de poussière sans
retenir la leçon des tempêtes
Le temps s'est évaporé, la
plage est vide
Si peu de mots pour construire la vie

Le cri des mouettes,
lancinant,
dénonce les renoncements, la
passivité des miroirs
Nous avons laissé nos couteaux au vestiaire Il
fallait brasser sans relâche la boue, extraire l'or,

et scintiller
Il fallait mettre le rêve en mouvement Il
fallait
Mais nous avons si peu rêvé

Déchirant,
Le cri des mouettes Déchant
De *Un si long parcours*

Désormais je consens, que la lumière soit le souffle pur qui transfigure toute ruine et
rédième le monde, et que la nuit revienne, pourtant.

D'un dernier mouvement j'apaise ma révolte. J'accepte l'instant nu. Geste essentiel,
éclatement solaire, et que mes mots soient des fissures, où la vie se fragmente.

Ombres et lumières. Un visage soudain traversé d'émotion, une envolée peut-être ?
Puis la chute, brutale, dans le vide obscur, et nos regards dépossédés que le réel submerge.

J'accepte la fracture, puisqu'il le faut, et la beauté criblée du monde. En un long chant
du cygne je berce mes refus, prunes sauvages, soubresauts renoncés de la trompeuse éternité.

Je consens le partage, et l'équivoque, et les parfums qui s'éparpillent. Je tairai
désormais la fureur, et la soif jamais étanchée, de l'absolu.

J'accepte enfin de vivre. Mais c'est vieillir, je sais.

....

A la fin il y aurait la mer, visage déchirant, comme un grand désert violet, lente, très
blanche, et musicale, peut-être un peu blessée, mais si remuée de soleil.

Et au-delà, cette matière nue, ce sel de désirs.

Toi, ma désarmée d'avant saison, toi, mon indécis parmi les ronces, nous avançons
dans les rires gonflés de questions, avec l'entêtement absurde des hublots.

Paupières battantes, la joie.

Toi, mon grand délire d'extrême raison, toi, ma déchirée solaire, ô dites moi cet
espoir insensé, et l'aube vive comme un chant de coquelicots.

A la fin peut-être nous pourrions être heureux ?

De *FLUCTUATIONS*

Les Amis de la poésie. Bergerac 2007

Inspire

L'univers entre en toi avec ses printemps éphémères, ses
fièvres éblouissantes
Tu respires l'odeur envahissante du
thym sauvage
des souvenirs ramassés sur la plage Tu
bois le lait de vie

Ouvre la fenêtre

Il n'y a plus de dedans, de dehors
Seul, ce présent d'éclair et de surgissement, Cette
hâte d'aimer et de connaître
Tant de messages, de caresses, d'écorchures
Tant de promesses nous traversent

Le monde extérieur maintenant te pénètre Les

sons ruissent
Les odeurs pétillent Respire
le réel,
Il t'appartient et tu lui appartiens

Ouvre la fenêtre

Que le souffle s'engouffre dans l'embrasement Agrandis
l'orifice
Interstices, fêlures, lézardes, agrandis
les
Déchire, lacère, brise et broie tes prisons
Creuse des trous dans la muraille Perfore
l'indifférence et la résignation

Ouvre toutes les fenêtres, toutes les portes Le

vent t'appelle
vers des clartés insoupçonnées Ose
franchir le seuil Approche toi de
l'au-delà
sans précautions

Ferme la fenêtre

La menace est partout
dans le manque et l'incertitude dans la
présence et dans la solitude
Nous sommes fissures, gerçures, et déchirures

Où donc est le secret

qui ouvrirait la voie du vrai ?

